L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN, 1er MARS 1887. 60me Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 1er MARS 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes-Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sou la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, à la Bourse d'encan Arcade, un terrain avec bâtisses et améliorations, dans le 8me district, dans l'îlot borné par les rues Kerlerec, Craps, Poètes et Grands Hommes.

Par J. O. Landry, constable, au No 266 rue Sixième, un lot de meubles.

La Louisiane -- Ville et campagnes.

Que la Louisiane soit restée, longtemps, en retard des progrès qui s'accomplissaient autour d'elle ; qu'il y ait encore dans son sein certaines classes arriérées, rebelles aux changements qui se font dans les autres Etats du Sud—cela ne fait pas question. Elle a eu le malheur de prospérer, de bonne heure, dans des conditions économiques tout autres que celle de la société au milieu de laquelle elle a été jetée depuis lors.

Il en est résulté, pour elle, des traditions, qui jurent avec les idées, avec les habitudes de travail et d'existence qui dominent maintenant—de là, les résistantes aux améliorations, aux réformes, aux procédés nouveaux.

Il est venu un temps, néanmoins, où elle a compris que la stagnation lui est funeste ; elle a mesuré le chemin parcouru par ses voisins de l'Ouest, de l'Est et du Nord; elle s'est effrayée de la distance qui la séparait d'eux, et s'est résolue à regagner, autant que possible, le te rain perdu.

Dans le mouvement qui s'opère—chose incroyable—la ville, qui est le véritable foyer de lumière et devrait être le guide, se laisse dépasser par les campagnes. C'est d'autant plus étrange que la Législature a tout tenté pour encourager le développement des industries urbaines, qu'elle les a complètement exemptées des taxes. Presque personne—ici ou ailleurs—ne paraît s'être aperçu de cet avantage et avoir songé à en profiter. Où sont les fabriques qui se sont fondées à la faveur de cette législature libérale ? On cherche, on ne trouve rien, ou bien peu de chose. On dirait que la population de la Nouvelle-Orléans est déterminée à ne jamais mainier l'outil, et que le capitaliste se refuse à soutenir, à commanditer, les industries, quelles qu'elles soient. Sous le rapport des industries, il y avait, semble-t-il, toute une éducation à faire, et nous voyons avec plaisir qu'on vient de se résoudre à essayer quelque chose dans ce sens. Nous devons cette belle entreprise à l'initiative Talane. Il était parfaitement compris, dans le projet du fondateur, que l'enseignement manuel y marcherait de pair avec l'enseignement intellectuel. Telle est, en effet, la tâche que se sont imposée les administrateurs qu'il a nommés ; ils ont établi des ateliers dans les bâtisses récemment achetées, et l'on y peut, dès maintenant, apprendre le dessin, le dessin linéaire surtout—la source véritable de presque tous les succès, dans la grande industrie, comme dans la petite —la sculpture sur métaux et, principalement, sur bois, qui joue un si grand rôle dans les arts industriels et fait vivre tant de travailleurs intelligents; la manipulation du fer sous toutes les formes qu'il lui est possible de revêtir; enfin, tous les métiers manuels. On y a ajouté les dessins sur porcelaine et vases en terre cuite, ainsi que la gravure, ces dernières arts devant être réservés, surtout, aux dames et aux jeunes filles. Il faut que la femme prenne part à ce mouvement en faveur de la nouvelle éducation, dans la mesure qui s'accorde le mieux avec ses moyens physiques. Nous ne parlons pas de ses facultés, de ses aptitudes intellectuelles ; la elle rivalise avec l'homme, quand elle n'arrive pas à le surpasser.

Nous voyons, avec bonheur, que la jeunesse de la Nouvelle-Orléans a compris l'importance de l'institution et les avantages que l'on en doit tirer, car l'établissement qui s'élève, maintenant, sur la rue Lafayette, recueille à peu près 650 élèves qui vont, tour à tour, y recevoir l'instruction manuelle et professionnelle. L'enseignement supérieur, à l'Université Tulane, compte 250 personnes des deux sexes qui suivent les cours. Dans ces cadres, sont compris deux cents professeurs des écoles publiques, parmi lesquels autant de femmes que d'hommes. A ce nombre, on doit ajouter soixante-quinze autres jeunes filles et cent vingt-cinq autres jeunes gens qui viennent du dehors.

L'élan est donné dans cette jeunesse, passionnée pour l'étude, dévorée du désir de savoir et de profiter de ce qu'elle a appris. A ce point de vue, nous n'avons rien à craindre; les choses iront plus vite qu'on ne le pense. Il n'y a qu'un danger à redouter—c'est qu'on ne se laisse entraîner trop loin ; qu'on ne dépasse le but—culture de l'art industriel, qui trouve une application facile, un bénéfice presqu'immédiat—et qu'on ne se jette dans le grand art, qui n'a presque rien à faire dans notre milieu, à l'époque de crise, de transition, que nous traversons et doit causer, nécessairement, bien des mécomptes.

Mais que de mal il a fallu se donner, pour en arriver là ! On a été obligé de prendre les choses *ab ovo* : de commencer par l'éducation—tandis, qu'ailleurs, on a osé se jeter hardiment dans les entreprises de toutes sortes, sachant bien qu'avant sous la main la matière première—fer, charbon, bois, coton et autres produits tirés des entrailles ou de la surface de la terre—en même temps que les établissements et les machines nécessaires, un ouvrier, à peu près frais, les bras indispensables pour faire marcher avec succès toutes ces manufactures. C'est ainsi qu'on a agi dans les deux Virginies, dans les deux Carolines, dans la Géorgie, dans le Tennessee, dans l'Alabama, dans le Texas, jusque dans le Mississippi, qui, cependant, nous rapporte, nous a dépassés ; la Convention qui vient de siéger à Jackson, il y a une semaine, en a donné d'abondantes preuves et jeté sur la question qui nous préoccupe une lumière qui a attiré plus d'un de nos détracteurs à nos foyers.

Les délégués des campagnes qui ont donné l'exemple à la ville. Elles, aussi, se trouvaient en retard ; on le leur avait même dit, fréquemment, savait qu'elles s'en aperçaient, mais la réalité s'est présentée, un jour, poignante, épouvantable, sous la forme de la ruine, comme la banqueroute s'offre, parfois, aux yeux effrayés d'un honnête commerçant. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il fallait se mettre à l'œuvre, sans plus tarder ; c'est ce qu'elles ont fait, mais il y eut, dans les commencements, bien des hésitations ; elles avaient tant à réformer, qu'elles ne savaient par où débuter. Ce sont les hommes du Nord et de l'Ouest qui, venus des pays où le fermage est constitué solidement conformément aux règles scientifiques et pratiques de l'agronomie, ont indiqué le point de départ et la route à suivre. C'est de là que vient la variété des culture qui, établie d'abord timidement, non mas seulement plus d'un doute dans les esprits, s'est propagée peu à peu et s'est étendue, du Sud-ouest de la Louisiane, dans le centre, le Nord, l'Est et le Sud-est de l'Etat

Puis est venue la grande industrie des bois de construction, qui a pris une immense extension. Le Louisiane est maintenant une des grandes pourvoyeuses de l'Union, de l'Amérique du Sud et de l'Europe.

Enfin, a surgi la grande question d'immigration qui, en elle seule, peut-être, porte la solution de toutes les questions qui s'agitent au milieu de nous.

La variété des cultures a son grand foyer dans le Sud-ouest, mais elle se propage, partout, en Louisiane, même dans les paroisses le plus opiniâtrement vouées à l'unité de production, dans les paroisses cotonnières et sucrières. Il n'est, pour ainsi dire, plus de fermier, plus de planteur, qui n'admette la nécessité de pourvoir aux besoins de sa ferme, par conséquent, de sa famille, de son personnel, et de son bétail—ce qui implique la culture des grains et des plantes fourragères qui sont le soutien, l'âme de l'élevage.

Il n'est probablement pas de paroisse louisianaise qui ne soit en état de se faire un beau revenu avec l'exploitation des bois de charpente, mais il y en a quatre grands centres principaux : le Sud-ouest et, en particulier, la paroisse Calcasieu—les paroisses Iberville, Pointe-Coupée et Pleridiennes—celles du nord-ouest voisines du Texas —et la paroisse St-Tammany, dont les richesses sont incalculables, dont les forêts pourraient—s'il ne fallait, en cela comme en autre chose, modérer le mouvement et empêcher de transformer la production annuelle en destruction systématique—approvisionner la moitié du globe, pendant nous ne savons combien d'années.

Quant à l'immigration, partie de la paroisse Calcasieu, de la paroisse Acadie, formée récemment du sud de St-Landry et du nord de Calcasieu, nous la voyons monter vers le nord-ouest, vers Shreveport où s'est établie une grande compagnie possédant, au moins, un million d'acres, qu'elle entend distribuer, à des prix presque nominaux, aux étrangers qui voudront s'y établir.

Pourquoi ne pourions nous constater le même mouvement, le long du fleuve et dans la partie sud-est de l'Etat ? N'est-ce point parce que l'on s'en tient, là plus qu'ailleurs, à l'ancien système de culture unique, aujourd'hui déprécié partout, connue nous avons en tenons, en ville, à notre commerce de transit, qui nous rapportait beaucoup, mais ne nous donne plus que les moyens de prolonger indéfiniment la gêne dont nous souffrons, depuis vingt-cinq ans, moins encore à cause des suites de la guerre, qu'à cause des changements qui se sont opérés dans les conditions économiques de la société moderne ?

LOUISIANE.

Le *Banner*, New Read, paroisse Pointe Coupée, du 26 février :

Le steamer "Morning Star" vient d'inaugurer une série d'excursions à Bâton-Rouge—excursions qui promettent d'obtenir un grand succès, quand ce ne serait que pour rompre la monotonie de la journée du dimanche.

—On nous écrit, de la Nouvelle Orléans, qu'il est question d'ériger, dans cette ville, une immense fabrique d'huile de coton, pour lutter contre le monopole de l'American Oil Trust Company. Plusieurs journaux de la Ville ont pris cette question à cœur. Selon nous, l'entreprise ne peut avoir un véritable succès qu'en divisant son capital en une infinité de petites actions, dont la plus grande partie serait prise par les planteurs.

A propos de la création de la grande compagnie américaine, chaque fabrique achetait, à part, de la graine, excepté quand toutes pouvaient s'entendre pour agir toutes de même. Comme ces conditions ne sont jamais durables, la concurrence existait presque toujours. Souvent il y avait, d'ailleurs, parmi elles quelques dissidences. Sous un pareil régime, le prix de la graine ne pouvait que hausser ; le producteur y trouvait constamment son intérêt. Aujourd'hui la compagnie fait 90 pour cent des huiles et possède de 75 à 80 pour cent des fabriques. La concurrence est, par le fait, à peu-près annihilée. Une fabrique peut, de la Nouvelle-Orléans, communiquer avec les campagnes de la Louisiane, avec le Texas, l'Alabama, le Tennessee, le Mississipi et l'Alabama. Ces Etats fournissent de 425,000 à 450,000 tonnes de graine. Sur ces 425,000 tonnes, la compagnie prend la part du lion—soit 375,000. La Nouvelle-Orléans ne peut guère en obtenir, pour sa part, que 250,000, en tout. Cependant, il lui est possible d'exercer une grande influence sur le reste. Il faudrait, pour réussir, que la nouvelle compagnie obtînt au moins 30,000 tonnes par an, et afin de forcer le monopole à entrer en composition, à hausser ses prix.

—Les pluies qui viennent d'avoir lieu ont rendu les travaux des champs plus faciles ; néanmoins il s'est fait peu de choses dans les champs, depuis deux semaines.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St-Landry, du 20 février :

Depuis un mois, le temps a été aussi favorable que les planteurs pouvaient le désirer—à la fois doux, sec et clair. Les pluies que nous avons eues, il y a peu de jours, ont été suffisantes pour mettre la terre en bon état, j—ustc ce qu'il fallait pour permettre de la travailler. Les fermiers, toujours en éveil, ont poussé rapidement leurs travaux et ils sont prêts à semer leur coton et leur maïs. Beaucoup, même, ont déjà confié à la terre ce dernier grain. On a semé aussi les avoines qui croissent rapidement et l'on peut affirmer que les semailles se feront de très bonne heure, cette année.

Si quelques fermiers sont en retard, ce doit être leur faute; ils ne peuvent en accuser le temps. La végétation est presqu'aussi verdoyante qu'en avril ; les arbres sont tout en fleurs, les gazons sont verts et les légumes poussent rapidement. Il faut espérer que les froids de mars ne viendront pas détruire tant d'espérances.

Le South, Plaquemines, paroisse Iberville, du 26 février :

Le fleuve hausse avec une rapidité alarmante. Il est du devoir de nos concitoyens de veiller, avec soin, sur nos levées ; de leur assurer aucun appui. Les pieux destinés à retenir les fascines qui doivent protéger la nouvelle levée sont en place ; il était temps, l'eau arrive déjà au niveau de la batture. Encore quelques pouces et elle atteindra à la base des levées ; alors commencera la période critique.

—Nous avons appris que plusieurs parties de notre paroisse font de bonnes affaires, en donnant des foires, les jours de paie, dans le voisinage des habitations, après que le travailleur a reçu son salaire de la semaine.

Il est possible que ce soit un bon moyen de gagner de l'argent, mais l'entreprise est en violation directe, flagrante, de la loi du dimanche. Nous avertissons ceux qui se livrent à ce trafic, qu'ils s'exposent à un véritable danger.

—Marié à l'Eglise St-Jean, par le Père Harnas, le Dr. Wm. Barker à Mlle Sallie Grase.

—Marié, à Plaquemines par le Rév. P. Harnais, M. B. H. Chadwick à Mlle Sarah Brunhanham.

—Marié, à l'Eglise St-Jean, M. Ovide Levart à Mlle Médora Blanchard.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 26 février :

Les pluies nous ont épargnés dans le mois de janvier, mais elles sont tombées samedi, dimanche et lundi, en assez grande abondance réparer le peu de mal qu'avait fait la sécheresse. Nous n'avons plus entendu les fermiers porter de plaintes. Les travaux ont été interrompus pendant un certain temps, mais il n'en est pas résulté d'inconvénient grave.

—On a commencé à *étêter* les souches de cannes, mais en a peu travaillé, cette semaine, à cause des pluies fréquentes. Un grand nombre de planteurs affirment que la récolte est, en plein, de deux mois en avance sur l'an dernier, et cette situation fait présager une bonne récolte. Le plant de printemps pousse bien et rapidement, et l'on est assuré d'un succès, au moins pour la première période. Quand, à la même date, l'an dernier, on a commencé à planter, les souches n'avaient pas encore donné signe de vie. On croit que le plant de printemps sera meilleur que celui d'automne.

—Les cultivateurs de riz ont commencé à semer ; ils sont assurés d'avoir de l'eau en assez grande abondance pour irriguer leurs champs.

—Si l'on peut obtenir des prix convenables pour les produits, nous en aurons fini avec les temps de misère et de gêne. Il semble que cet hiver sera, pour nos planteurs, une ère nouvelle.

—Une association de Homestead s'est établie à Donaldsonville; elle comprend les paroisses Ascension, Assomption, St. Jacques et Iberville. La direction en sera donnée aux principaux citoyens de notre localité, et l'entreprise sera, sans aucun doute, très profitable à nos planteurs. La charte sera publiée dans quelque temps ; elle contient les clauses les plus libérales, et toutes les classes trouveront avantage à y souscrire.

Le *Bulletin*, Markseville, paroisse Avoyelles, du 26 février :

L'eau monte dans la rivière Rouge, et l'on peut y naviguer, maintenant, à l'aise. Les cours d'eau supérieurs gouflent de tous côtés. Il est grand temps de prendre des mesures de précaution pour maintenir nos levées contre les attaques de l'eau, de quelque source qu'elles nous viennent.

—Les "Landings" de MM. Barbin et Wars ont, cette saison, expédié plus de quatre mille balles de coton. Presque toute cette masse de produits a été récoltée dans notre prairie. En y ajoutant ce qui sera expédié de Foulk's Landing, et ce qui a été vendu à Evergreen et à Cottonport, on arrive au chiffre de 5,000 balles.

Il n'y a pas à en douter, notre prairie est exploitée convenablement; elle est arrivée presqu'à son plein développement. Partout on trouve les preuves d'améliorations constantes ; on bâtit des maisons, des hangars; on entoure les propriétés de clôtures; parfent on défriche les terres restées, jusqu'ici, incultes. La population s'accroît rapidement ; dans quelques années, il ne nous restera pas un seul acre qui ne soit pas occupé et un rapporte.

—On nous écrit, d'Iberville :

"La semaine passée a été pluvieuse, mais pas encore assez, pour permettre de semer le maïs ; cependant quelques fermiers ont réussi à le faire, dans d'assez bonnes conditions, parce que leur sol sablonneux est bien drainé.

"Samedi dernier, néanmoins, il a plu et ils ont été obligés d'interrompre leurs travaux.

"Notre voisin, l'entrepreneur, M. Noël, avait eu soin de travailler habilement ses champs. C'est un de nos fermiers les plus progressifs de notre paroisse.

"Les affaires ont été assez bonnes dans notre village, depuis un mois, et nous croyons qu'elles continueront à aller aussi bien, quelque temps encore.

Le maïs de l'Ouest arrive et se vend rapidement à d'assez bons prix."

—Les charpentiers du chemin de fer Morgan construisent maintenant des ponts et des conduits souterrains sur la partie de la ligne qui traverse Barbreck et les habitations de St. Peters, dans la paroisse St. Landry. Un grand nombre d'étrangers ont visité notre village, le mois dernier.

—On a commencé à planter, ici, les pommes de terre de première récolte.

Les institutions de prévoyance.

Une *Revue des institutions de prévoyance* vient d'être fondée à Paris. C'est—dit la *République Française*—une *Revue* dont on peut dire, certainement, qu'elle vient à son heure et que le besoin s'en faisait sentir. Le premier numéro débute par un article de M. Hippolyte Maze intitulé : "Notre Programme". Nous en extrayons les passages suivants :

"Jamais les institutions de prévoyance n'ont été plus nombreuses et plus fécondes qu'à l'heure actuelle ; elles sont cependant destinées à se développer bien davantage ; depuis plusieurs années, nous pensions qu'il y avait lieu de créer un recueil spécial pour nous servir et seconder dans son ensemble le mouvement de ces institutions ; nous le disions dès 1883, au premier congrès national de la mutualité que nous avions l'honneur de présider à Lyon, et peu de temps après nous communiquions nos vues aux hommes distingués qui dirigent l'importante maison Berger-Levrault. Ces vues furent accueillies avec un sympathique empressement ; aujourd'hui, nous voici à l'œuvre ; la *Revue des institutions de prévoyance* est fondée ; elle en aura le nom, l'esprit et le caractère de cette institution."

La Revue n'appartiendra point aux écoles qui prétendent transformer notre état social par quelque coup de baguette magique ou par quelque révolution venant soit d'en haut, soit d'en bas. Elle prend la situation telle qu'elle se présente et s'efforce de l'améliorer par les moyens qu'enseignent l'étude et l'expérience.

M. Hippolyte Maze, après avoir dit que la Revue étudiera les caisses d'épargne et de retraites, nationales et privées, les sociétés de secours mutuels, les syndicats professionnels, la participation aux bénéfices, les associations coopératives, les assurances, etc., termine ainsi l'exposé du programme :

"Loin de nous, au reste, la prétention d'énumérer à l'avance toutes les formes, chaque jour plus nombreuses et plus ingénieuses, sous lesquelles se manifeste l'esprit de prévoyance ; nous déclarons seulement qu'aucune ne nous semblera indifférente ; les plus humbles sont souvent les plus utiles. Nous les rechercherons toutes avec empressement et avec sympathie ; toutes sont nécessaires pour atteindre le but suprême que nous nous proposons, la paix sociale."

Un amateur de gibelotte de lapin de gouttière.

Depuis plus de trois mois, les habitants du quartier de la rue des Viviers, possédant des chats, étaient plongés dans un morne désespoir. Le deuil de la mère Michel n'était qu'un incident vulgaire auprès de leur angoisse générale.

Chats, chattes, angoras, félins de toutes sortes disparaissaient chaque jour, comme par enchantement, sans laisser aucun indice qui pût mettre les propriétaires de ces désobéissants domestiques sur les traces du voleur.

On en était arrivé à ce point que les portières du quartier avaient décidé que leurs maîtres ne dépasseraient plus le seuil de la loge.

Mais, leur surveillance était déjouée et les coureurs félins continuaient à disparaître avec une régularité désespérante.

Toutes les précautions ne réussissant pas à éviter l'hécatombe, on eut, enfin, recours à la police.

D'enquête en enquête, on apprit finalement la cause de toutes ces disparitions.

Une dame X..., habitant une maison de la rue Beauvarger, vint déclarer, un jour, qu'elle avait vu à plusieurs reprises des corps de pseudo-lapins se balancer à la fenêtre de l'un de ses voisins.

Elle ajouta qu'elle croyait que cet individu, un sieur Eugène G...., âgé de 33 ans, ne mangeait absolument que des *lapins* ; mais qu'il avait soin de leur couper *la tête*. De plus, il enlevait la peau à l'intérieur de son domicile et, finalement, crochait son gibier à la fenêtre.

Ce récit extraordinaire sur l'amateur de lapins ne fut, comme bien on pense, pas absolument accepté à la lettre. Néanmoins, les chats disparaissaient toujours ! On finit donc par soupçonner fortement le sieur G.... d'être le criminel. Une surveillance fut organisée aux alentours de sa maison et l'affreuse réalité ne tarda pas à se dresser devant les agents de la police urbaine. Les prétendus lapins eux mangeait L.... n'étaient que les minons du quartier de la rue des Viviers.

Cet individu a été invité à se rendre au commissariat de police de la première section où il a été interrogé.

Sans se troubler, G...., a avoué, avec un aplomb imperturbable, que, depuis trois mois, il ne mangeait que des chats.

Ayant été bissé dans un voyage qu'il avait fait à bord d'un steamer, où il était employé comme cuisinier, G.... s'était vu bientôt à bout de ressources.

G...., ne voulant rien demander à personne, avait trouvé le moyen de se nourrir *gratis*.

Un de ses amis, cuisinier dans un petit restaurant parisien, lui avait enseigné la recette d'accommoder un civet de lapin de gouttière.

Notre apprenti gueux avait essayé du procédé et s'en était bien trouvé.

Pour se défenses, G.... a affirmé qu'il ne tuait que des chats errants.

En tous cas, il a été invité à cesser de manger ses gibelottes de matous.

Un procès-verbal a été dressé contre ce singulier gourmet.

Les bruits de guerre et d'alliances, en Europe.

Le gouvernement allemand s'étant assuré que la note pessimiste ne servait guère ses affaires—dit le *Journal du Havre* du 8 février—est maintenant tout à la paix, bien qu'il poursuive les préparatifs militaires comme s'il était à la veille d'une entrée en campagne.

La position prise par la Russie est pour beaucoup dans cette atténuation soudaine des provocations de la presse reptilienne.

De Londres, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, toutes les informations attestent que l'Allemagne ne peut compter sur la Russie, mais peut avoir à compter avec elle.

"Vous pouvez démentir, télégraphiet-on de Berlin au *Morning Post*, la nouvelle donnée par un journal de Paris qu'une alliance a été conclue entre l'Allemagne et la Russie.

"Les relations des deux empires sont, au contraire, depuis quelque jours, beaucoup moins intimes et moins amicales qu'on ne le pensait."

A Vienne on est plus catégorique encore :

"On croit que le prince de Bismarck se donne, en ce moment, beaucoup de peine auprès du gouvernement de Saint-Pétersbourg pour l'amener à conclure une alliance. On s'étonne, ici, de ce fait que le chancelier aille au-devant d'un échec certain.

"On sait que, personnellement, le czar ne veut pas une alliance de cette sorte avec l'Allemagne. On sait aussi que l'immense majorité du peuple russe est opposée à une pareille alliance.

"La France n'a donc rien à craindre du côté de la Russie, qui est son alliée naturelle."

Le journal russe *Noroeli*, parlant à la date du 4 février, de la situation européenne, déclare qu'il n'est pas encore convaincu que l'Allemagne songe sérieusement à faire la guerre à la France :

"Nous n'aurons cette conviction, ajoute l'organe panslaviste, que le jour où la guerre sera déclarée, et la situation de la Russie ne sera pas alors aussi mauvaise que les journaux officieux de Berlin et de Vienne cherchent à nous le faire croire.

"Nos forces militaires sont, grâce à Dieu, assez considérables pour que nous soyons en état de lutter avec succès contre l'Autriche et de placer, en outre un puissant corps d'observation sur notre frontière du Nord-Ouest, afin d'empêcher une partie importante de l'armée allemande de combattre contre la France.

"Il faut espérer que, dans ce cas, la France, dont les forces militaires sont actuellement colossales, n'éprouvera pas grande difficulté à venir à bout de son ennemie séculaire."

Nous retrouvons là, presque mot pour mot, l'hypothèse que nous formulions nous-mêmes, il y a huit jours, à propos d'un article de l'*Armée territoriale*.

Le *Berliner Tageblatt* publie une lettre qui lui est adressée de province, et qui signale les pertes infligées au commerce et à l'industrie de l'Allemagne par les bruits de guerre qu'ont répandus et entretenus, pendant le mois dernier, les gens qui prétendent appartenir au parti "national" par excellence.

"Des centaines de millions, dit ce journal, ont été perdus par les capitaux allemands par suite de cette agitation déplorable. Les plus ennemis de l'Allemagne n'en auraient pu tenir à l'égard de la patrie allemande une conduite plus nuisible que celle qu'ont tenue les gens qui se disent "nationaux". Ce sont précisément les petits capitalistes, les plus fidèles partisans de notre empereur héroïque et de son gouvernement, les plus grands amis de l'ordre et de la paix publique, qui ont perdu une grande partie de leur avoir par suite des cris de guerre poussés par les conservateurs et les nationaux-libéraux.

"Combien de ces petites gens ont vendu, dans un accès de folle terreur, au cours le plus bas, des valeurs de banque et des valeurs industrielles ! Qui est-ce qui rendra à ces gens les capitaux qu'ils ont perdus par suite des craintes de guerre exagérées ? Qui est-ce qui fera des commandes à leur place, qui dédommagera les fabriques et avec elles les ouvriers pour les commandes qui ne viennent plus ? Partout on consommera le moins possible pour rattraper un peu, par des économies, ce qu'on vient de perdre.

"Ces ruines, le peuple allemand les doit aux conservateurs et aux nationaux-libéraux, aux messieurs qui s'appellent "de vrais patriotes, les seuls et uniques amis de la patrie allemande," et qui, en même temps, font perdre à leurs compatriotes allemands des centaines de millions et minent la fortune publique.

"Si le projet de loi militaire doit avoir une portée économique, l'Allemagne a besoin d'une longue série d'années de paix pour former les nouvelles troupes et constituer peu à peu une armée plus nombreuse. Les amis du projet devraient donc désirer la paix et tâcher de la maintenir. Mais ceux qui répandent les bruits de guerre se soucient bien du projet de loi militaire ! Il s'agit pour eux de tout autre chose, et, pour atteindre leur but, ils ne craignent pas de recourir aux moyens les plus condamnables et de léser les intérêts d'une grande partie de la population."

Une dépêche, de Vienne, du *Times* de Londres, constate qu'en Autriche on commence à être frappé de la contradiction qui existe entre les déclarations pacifiques du prince de Bismarck et le langage du comte de Moltke.

"Si la situation est grave, comme l'a dit le maréchal, fait remarquer le correspondant du journal anglais, elle ne peut pas être pire parce que le gouvernement n'ajoute pas foi aux assurances des ministres français. Dans ce cas, il y aurait plus de dignité pour l'Allemagne à faire connaître à la France quels sont les actes du gouvernement français qui motivent ses appréhensions. Quand le prince de Bismarck dit qu'il a confiance dans le ministre actuel, mais qu'il redoute ce qui pourrait arriver si le pouvoir passait aux mains d'une minorité violente, il se sert d'un argument qui ne saurait être pris au sérieux.

"A Vienne, ville essentiellement germanique, l'opinion publique est généralement favorable à l'Allemagne. Toutefois, il serait sans doute plus qu'un courant de sympathie commence à se produire en faveur de la France. D'autre part, en Bohême, en Galicie, et même en Hongrie, l'attitude de l'Allemagne commence à être critiquée en termes qui témoignent des craintes de mauvais augure sur la possibilité de maintenir unis dans un même sentiment tous les membres de l'empire si l'Allemagne avait à faire appel au concours d'une Autriche-Hongrie non divisée."

Une maison en sucre

Notre confrère, Victor Meunier, parle dans sa causerie scientifique d'une maison en sucre qui serait au train de bâtir un palais de cristal anglais :

Ce rêve de Pinocchio enfanté, la maison en sucre serait en voie de réalisation, grâce à un ingénieur d'outre-Manche, M. Temson Hankey.

Cet Anglais, conçut en douceur, a trouvé que le sucre de canne malaxé dans une quantité convenable d'eau avec de la chaux en poudre (un poids égal des deux) forment un ciment d'une résistance telle, qu'on s'en est servi avec succès pour ressouder une pierre de taille brisée, et même pour couler ensemble très solidement des plaques de verre. Il a trouvé en outre que la même substance, mêlée aux mortiers et ciments, en accroît la force dans des proportions extraordinaires. Vu le bas prix du sucre, rien ne s'opposerait à ce qu'on tirât parti des propriétés qu'il révèle.

D'ailleurs, elles ne sont nouvelles que pour nous. L'addition du sucre aux mortiers et ciments est pratiquée dans l'Inde depuis un temps immémorial. Il y est notoire que les constructions dans lesquelles le sucre est entré, résistent d'une façon toute particulière aux efforts des démolisseurs. Démolissant à Madras une muraille de briques, on ne put séparer celles-ci du ciment qui les unissait ; il fallut les briser; le sucre entraîné avec la chaux et le sable du rivière dans la composition de ce ciment. Des murailles couvertes du même ciment se font, dans la même ville, remarquer par la poliesure.

Renseignement qui pourra être utilisé par plus de personnes que ce qui précède. Les moules en plâtre, dans la préparation desquels on fait entrer une once de sucre brut par demi-pinte d'eau, sont plus solides que les autres d'après l'expérience de M. Nathanie Stevenson.

Du sucre qui ne fond pas : voilà bien le résultat de la science moderne. Après cela peut-être trouvera-t-on moyen de sucrer le café avec du ciment de Portland.

Angleterre.

Le *Matin* de Paris publie une conversation qu'il déclare avoir été tenue par un diplomate, au sujet de l'Angleterre :

"Il n'y a qu'un gouvernement qui aurait intérêt actuellement à faire surgir la guerre, car elle s'accorderait avec ses convenances ; et ce gouvernement le désire d'autant plus qu'il n'aurait rien à craindre, et qu'il n'y aurait pour lui que des avantages à en retirer. Je veux parler du gouvernement anglais.

"A mes yeux, là est le péril.

"Il n'existe pas de pays où, dans les sommets du pouvoir, l'Angleterre ne dispose de puissantes intelligences. Tout cela mis en œuvre simultanément et dans un certain cas, pourrait très bien entraîner des différends diplomatiques dont un conflit armé aurait des chances de sortir.

"Voilà ce à quoi ne songent pas les peuples, voilà ce dont ne se doutent pas beaucoup de vos hommes politiques. Mais en ce qui me concerne, la seule inquiétude que j'aie est là. L'Angleterre ne fera-t-elle rien en dessous pour déchaîner la guerre sur l'Europe ?

"Deux courants existent en ce moment de l'autre côté de la Manche, dans les hautes sphères politiques de ce pays."

L'enquête ordonnée par le gouvernement Anglais pour rechercher les causes de la crise économique a émis, entre autres, les conclusions suivantes : Surproduction, diminution persistante du prix des marchandises ; surélévation des tarifs douaniers, et primes à l'exportation dans les pays étranger ; concurrence grandissante de ce pays à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur ; augmentation des impôts, qui deviennent pesants pour l'industrie ; bon marché des transports dont, seuls, les Anglais jouissaient jadis et qui s'est étendu à toutes les nations ; enfin, progrès de la part des ouvriers étrangers."

La minorité de la commission s'est prononcée pour des mesures de représailles contre les tarifs protecteurs des autres puissances. En premier lieu, on établirait un droit de sh. 2 4 par quintal de sucre étranger introduit dans le pays. De plus, il faudrait protéger les colonies anglaises dont les produits acquitteraient un droit de 10 0/0 inférieur à ceux des autres pays.

La *Correspondance politique* publie le compte rendu d'un entretien que son correspondant de Londres aurait eu avec un membre du cabinet anglais, ami intime de lord Salisbury. D'après cet homme politique, M. de Bismarck n'aurait nullement l'intention d'attaquer la France, parce qu'il comprend très bien que la guerre serait un grand malheur pour l'Allemagne, et serait en opposition avec les vœux de l'empereur et du peuple. En France, a ajouté l'interlocuteur du correspondant, il y a, il est vrai, une école politique qui n'abandonne pas l'idée d'une revanche ne peut se présenter qu'au moment qu'elle éclatait et si la France trouvait un allié.

Ce conflit peut se produire au sujet de la Bulgarie, et si, dans ce cas, l'Allemagne n'est inflait, la France certainement n'hésiterait pas à attaquer son ennemi, déjà engagé d'autre part. Le conflit ne manquerait pas de devenir aigu en Européen et serait très préjudiciable à l'Angleterre, même si celle-ci n'y était pas directement mêlée. Aussi lord Salisbury a-t-il modifié son attitude dans la question bulgare et fera-t-il sincèrement tout ce qui est possible pour arriver à une solution pacifique, où il dans une certaine mesure sacrifier les intérêts de l'Angleterre en faisant des concessions à la Russie.

Nous avons eu, hier, le plaisir de serrer la main à un compatriote—M. François Edgar Lacroix—né à la Nouvelle-Orléans, qu'il a quittés, il y a douze ans, pour aller s'établir au Mexique.

M. Lacroix est aujourd'hui major dans l'armée mexicaine, et vient de faire une campagne contre les indiens Yaqui. Ses services au pays, l'affection et l'estime dont il est entouré parmi les officiers et les soldats, les bons rapports transmis aux autorités à son sujet, lui assurent un avancement rapide.

MESSE DE REQUIEM.

Mardi matin, 1er mars, à 10 heures dans l'Eglise du Saint Nom de Marie, Alger, rue Girard. Messe Solennelle avec chant pour le repos de l'âme du Rev. GEORGES RAPIER, S M

Le Révérend Clergé, séculier et régulier, et les amis sont respectueusement invités à y assister, sans autre invitation.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et au détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes. Comestibles de choix, etc. Livraison à domicile. 4 nov 86—1an PP

POUR obtenir les meilleurs prix pour peaux d'aigrette et de héron, s'adresser à F. Tapague. No 38 rue de Chartres. 1 mars—3f

BUREAU DE
L'Association Charitable des Pompiers,
CHAMBRE 24, HOTEL DE VILLE,
NLLE-ORLÉANS, 27 FEV. 1887.
Cinquante-Deuxième Célébration de l'Anniversaire du
DEPARTEMENT de l'INCENDIE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 4 MARS 1887.
ITINERAIRE.
De la rue des Remparts au côté nord de la rue Esplanade à la Levée, côté sud d'Esplanade à Royale, de Royale à Canal; côté sud Canal à Camp, Camp à l'allique, de l'allique à St Charles, de St Charles côté ouest à Jackson ; de Jackson côté sud à Magazine, de Magazine à Julie, de Julie à St Charles, de St Charles à Canal, où la procession se débandera.

Les marshals se rapporteront à l'arrivée de leurs compagnies au Chef Ingénieur et les adjutants qui seront stationnés à la Status Clay, qui leur désigneront leurs positions respectives.

Les compagnies devront se former immédiatement, car la procession se mettra en marche à 10 30 A. M précises.

Le compagnie junior sont requises par le présent avis de se placer en arrière de la procession, ce qui ne leur permettra pas d'occuper une place de la ligne principale.

Par ordre de
R. C. DAVEY,
27 fév—mars 3 4 Grand Marshal.

PAR HGEY & O'CONNOR.
ANNONCE JUDICIAIRE.
Cottage No 276 rue Gasquet,
Entre Tonti et Rocheblave.
Succession de Mary Daly, femme décédée de Michael Burke.
No 19,274—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.
PAR HGEY & O'CONNOR—Nicholas J Hoey, vendeur—Bureau No 17 rue Carondelet—SAMEDI, 2 avril 1887, à midi, à la Bourse d'Encan Arcade, rue des Magasins, en vertu d'un ordre de l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, daté le 18 février 1887, lieera vendu à l'encan la propriété ci-dessous, à savoir :
Un cottage en bois à un étage, No 276 rue Gasquet, dans le Premier District de cette ville, dans l'îlot borné par les rues Gasquet, Palm